Lora Bellot

# Le bonheur des uns fait le bonheur des autres



Lora Bellot

# Le bonheur des uns fait le bonheur des autres

© Lora Bellot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2098-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Elle est là, assise depuis bien trop longtemps, à attendre tranquillement son tour. Elle a son petit sourire mélancolique que je lui connais si bien. Elle feuillette un conte qui trône parmi des magazines dont la date de péremption serait largement dépassée s'il y en avait une. Bien qu'écorné, il a le mérite d'être le seul survivant face à l'armée d'enfants qui le manipulent et l'étirent à tout moment de la journée.

Comme à l'accoutumée, Jeanette, sa petite-fille, sa colocataire, son amie, sa confidente, l'a déposée bien trop tôt. Elle a livré son colis. Le job est fait. Elle récupérera Hélène un peu avant l'heure du déjeuner.

Les premiers temps, j'ai expliqué à Jeanette que la salle d'attente n'était pas un hall de gare. Qu'on n'était pas censés y passer la matinée ! Encore moins quand on a un praticien ponctuel. Elle a alors fait l'effort sur deux ou trois séances, puis les habitudes ont repris.

Hélène fait presque partie du cabinet maintenant. Elle adore discuter avec les enfants qui attendent leurs rendez-vous avec l'orthophoniste. Quand ils commencent à s'agiter parce que la consultation du frère ou de la sœur a un peu trop duré, elle leur lit le fameux livre, pendant que les parents restent absorbés par leurs écrans.

Avec le temps, bien que le vouvoiement soit toujours de rigueur, nous avons tissé un vrai lien. Je suis contente quand arrivent nos séances du mercredi matin.

Nous discutons beaucoup de nos vies toutes les deux, même si quelquefois, il faut briser la glace. Elle est presque mutique : elle a mal dormi ou Jeanette l'a encore rabrouée…

Les relations entre Hélène et Jeanette sont difficiles. Elles sont comme chien et chat. Hélène me dit souvent qu'elle a élevé quatre garçons. Que les filles sont trop complexes pour elle : « Qu'elle ne sait pas faire. »

Certains jours, c'est moi qui suis éteinte : fatiguée, je parle peu. Elle respecte ma baisse de régime et nos échanges sont moins denses.

J'aime quand Hélène me raconte son histoire. Jeanette est le membre de sa famille dont elle est la plus proche. C'est la fille de son troisième fils. Non, peut-être du quatrième. Bref, je ne me souviens plus.

Tous ces patients qui se confient à moi, j'avoue que je n'imprime pas tout. Certains éléments s'échappent dans les limbes de ma mémoire. D'autant plus que j'ai la réputation de retenir les informations comme une passoire retient

l'eau…

Le père de Jeanette aurait donc rencontré Anna, une jolie rebelle à la fin des années soixante. Il lui a ouvert sa porte et elle s'y est engouffrée avec toutes ses addictions. Tel le naufrage du Titanic, ils ont sombré… Emmenant avec eux leurs deux enfants : Jeanette et Daniel.

Tout comme le chanteur homonyme, Daniel a fini tragiquement, bien que ce ne soit pas les mêmes circonstances. Après une énième soirée un peu trop arrosée, ses excès ont eu raison de lui et l'ont emporté à l'aube de ses seize ans. Hélène ne s'en est jamais remise. Son Dany, comme elle l'appelle, a laissé en elle un gouffre infini.

Je suis masseur-kinésithérapeute, mais aussi régulièrement, une confidente pour mes patients. Certains vous laissent indifférents, d'autres vous agacent, au contraire, ils vous touchent.

Il y a des jours où le temps passe plus vite que d'autres. Des patients intéressants me racontent leurs métiers, leurs déboires, leurs victoires. Les séances les plus difficiles ne sont pas forcément celles qui demandent le plus d'efforts physiques, mais plutôt celles où le patient arrive déprimé avec une valise remplie de chagrins divers et variés.

Je mets toujours un point d'honneur à ce que tout le monde reparte avec le sourire. Quitte à me vider de toute mon énergie !

J'aime soigner les maux du corps, mais aussi ceux de l'âme. Quelquefois, je me dis que, si un jour le mien me lâche, je deviendrais bien psychologue. En effet, à force de tous les manipuler, il m'arrive d'avoir des douleurs dans les mains. Mais mon affection pour mes petits patients, comme je les appelle, me fait tenir. Je me sens utile, voire nécessaire avec le temps pour certains.

Il y a, par exemple, cette patiente de seize ans qui entre dans mon bureau. Les jeunes filles de son âge sont généralement très apprêtées. C'est loin d'être le cas d'Elsa. Comme d'habitude, elle porte un jogging très large qui pourrait être à son grand frère si elle en avait un et un sweat-shirt à capuche noir. Elle n'est pas coiffée, on dirait presque qu'on vient de la sortir de son lit. Elle a baissé les bras en quelque sorte et refuse de prendre soin d'elle.

Victime de harcèlement au lycée, elle a voulu se défenestrer un soir après un énième message plein de haine. Elle ne s'en sort finalement pas trop mal physiquement. Le store du dessous a par chance amorti sa chute.

En même temps que je répare son corps, j'essaie d'apaiser son esprit. On parle beaucoup toutes les deux.

— Comment t'imagines-tu plus tard ?
— Ça peut paraître bizarre, mais bien que l'école soit compliquée pour moi, j'aimerais devenir professeur.
— Est-ce que tu voudrais des enfants ?
— Oui. J'aimerais en avoir deux ou trois.
— Tu te rends compte que tu as failli tirer un trait sur tes rêves à cause de petites pestes. Si tu veux mon avis, si elles sont affreuses comme ça avec toi, c'est qu'elles sont jalouses !
— Jalouse de quoi ?
— Tu n'en as pas conscience, mais tu es une bien jolie jeune fille. D'ici quelques années, tu vas en faire tomber plus d'un !

Je lui explique alors qu'à l'échelle d'une vie, les années lycée sont infimes et qu'on ne devrait donc pas décider d'arrêter de vivre pour une période de vie si courte, aussi difficile soit-elle.

Elle acquiesce à mon raisonnement. Elle part avec le sourire. Elle n'est peut-être pas repartie sauvée, mais plus légère, j'espère. Cette séance m'a épuisée. C'était très intense.

J'en arrive à me retourner la question : et moi, où je me vois dans dix ans ?

# 2

C’est vrai que petit, on s’imagine un avenir sensationnel. Que ce soit vraisemblable ou non, cela nous importe peu. Puis le sérieux reprend le dessus, la passion s’éteint bien souvent et l’on finit par faire un métier qui regroupe des critères pratiques, comme la durée des études ou un salaire intéressant à la clé.

Combien choisissent leur métier par simple vocation ? J’ai croisé des patients qui tardaient à se lancer dans la vie active. Ils enchaînent des années d’études, puis des formations pour éviter l’entrée dans la vie d’adulte. Ce monde autonome plein de responsabilités les effraie. J’ai vu aussi certains choisir un métier pour faire plaisir à leurs parents.

Pour certains, le choix est difficile. Ils ne trouvent pas ce qui les fait vibrer, par manque d’envie ou par paresse. Ils ont du mal à sortir de leur cocon bien douillet à l’abri de tout. Comme une chrysalide qui refuserait de quitter sa coque pour devenir papillon. Un patient de dix-huit ans m’a d’ailleurs dit un jour : « Tu sais, si je pouvais, je ne ferais rien. Je suis bien chez mes parents. »

Pour ma part, arrivée à l’adolescence, difficile de faire un choix. Ce métier me plaisait, mais tous les autres aussi. Pourquoi avoir choisi celui-là, me direz-vous ? Je vous mentirais si je vous disais que la durée des études et le salaire n’ont pas été pris en compte dans mon choix.

J’étais pressée de quitter le nid et de m’envoler de mes propres ailes. J’ai donc choisi un cursus pas trop long (quatre ans) avec un bon salaire. Si c’était un achat, je dirais que j’ai choisi un métier avec un très bon rapport qualité-prix. J’aime également les gens et faire en sorte qu’ils se sentent mieux est très gratifiant pour moi. Mon choix n’a cependant pas fait l’unanimité…

Ce midi, déjeuner chez ma grand-mère, première personne à me soutenir dans mon choix… ou pas.

Tout a mal débuté entre nous. Même si un amour profond nous unit. Je suis arrivée sur cette planète avec un choix de prénom raté, selon elle. Il n’est pas assez classique à ses yeux. Mes parents auraient pu faire un effort quand même. Me donner un surnom en guise de prénom, quelle idée !

Quand ma mère l’a appelée pour lui annoncer ma naissance. Elle lui a dit :

— Ça y est, tu es grand-mère ! Je viens d’accoucher d’une petite Lily.

Ce à quoi ma grand-mère a répondu :

— Lee-Lee ? Pourquoi as-tu choisi un prénom chinois ?

Qu'est-ce que j'ai ri quand j'ai entendu cette histoire ! Ma grand-mère a tenté quelques subterfuges pour essayer de transformer ce surnom en prénom en y ajoutant des lettres, par exemple. J'ai souvent eu droit à « Lillie » sur mes cadeaux de Noël enfant. J'ai toujours cru que le père Noël était mauvais en orthographe. Loin de moi l'idée d'imaginer que ma grand-mère était l'instigatrice de ce changement d'identité.

Pour notre tête-à-tête, je me suis pomponnée pour avoir l'air de respirer la jeunesse et la santé. J'ai enfilé une jolie jupe jaune fleurie, un chemisier avec de la dentelle, du mascara à outrance et du rouge à lèvres. On dirait une petite fille sage qui aurait joué avec le maquillage de sa maman. J'ai l'impression d'être déguisée, mais j'espère faire mon petit effet.

Échec ! Elle m'ouvre avec le classique :

— Oh ! ma petite chérie, tu as l'air épuisée. Entre donc.

Puis le :

— Mais on dirait que tu as encore maigri.

Je suis dépitée. Je bous intérieurement. Je lui répondrai bien. « Dis tout de suite que je suis moche. Je te remercie ! » Mais je me contente de :

— Non. Tout va bien, mamie ; pas d'inquiétude !

Elle nous a concocté un délicieux repas de chez elle : des chicons aux jambons et à la béchamel. J'adore ça. Elle vient du Nord de la France. Les chicons, ce sont juste des endives.

On est attablées. Elle a mis ses assiettes blanches à fleurs bleues issues d'un service qui aurait l'air d'avoir voyagé tant il est ébréché et une nappe beige avec quelques broderies champêtres. Elle doit y être attachée ou alors c'est par économie, mais elle la garde malgré la dizaine de trous commis par mon grand-père fumeur quand il était encore de ce monde.

Elle me raconte ses lotos avec Josette et Raymonde. On évoque mes parents fraîchement partis vivre à Lisbonne pour y passer des jours heureux maintenant qu'ils sont tous les deux à la retraite. Puis elle me parle du petit-fils d'untel ou d'unetelle, discussion typique de retraités. Ils ont le temps de s'informer et ne ratent aucun épisode de vie des uns et des autres. Un vrai feuilleton, la vie d'autrui !

À chaque fois que j'y vais, elle essaie de me trouver un nouveau prétendant. Visiblement, mon célibat lui pèse plus qu'à moi. À sa dernière hospitalisation, elle a même tenté de me caser avec un des médecins.

Une fois ce sujet abordé, on passe à mon choix de carrière. J'ai encore le droit à :

— C’est dommage quand même. Tes parents auraient pu te payer des études de médecine.

Est-ce que je lui dis que la fac de médecine est gratuite alors qu’une école de masso-kinésithérapie ne coûte pas loin de huit mille euros l’année ? Je tairai cette information… inutile de risquer une crise cardiaque ! Je lui explique que ce métier, c’est mon choix et qu’il me plaît. Mais elle ne le conçoit pas. Elle me répond :

— Tu ne vas pas me dire que tu aimes masser les petites vieilles comme moi ?

— Si mamie, je t’assure, ça ne me pose pas de problème. Je les soulage et ils me le rendent bien. Et puis, tu sais, je soigne tout le monde. Les jeunes et les moins jeunes.

À chaque visite que je lui fais, elle essaie de me trouver un nouveau métier. Aujourd’hui, elle me demande :

— Et brocanteur, ça ne te plairait pas ?

— J’y penserai pour mon stage de troisième, merci mamie.

Je ris. Pas elle.

Elle a des idées bien arrêtées, mais c’est une grand-mère très présente. Petite, elle m’emmenait voir tous les ballets du coin. À défaut d’en avoir fait toutes les deux, on ne se lasse pas de regarder les autres danser.

On sort moins maintenant. J’aimerais que le temps n’ait pas d’emprise sur elle, comme sur certaines stars américaines. Mais je vois bien qu’elle vieillit. Elle a des pertes de mémoire et se fatigue beaucoup plus vite. Elle a la tête dure et refuse qu’un confrère vienne s’occuper d’elle. Elle me dit : « Je n’en ai pas besoin. Je ne suis pas vieille. » Alors, quand je viens, on sort marcher. C’est toujours ça de pris.

Une fois le café pris, je lui propose donc une petite balade digestive. On marche dix minutes et l’on se pose sur un banc. Elle me prend la main. Elle est glacée comme toujours. Si les rides ne trahissaient pas son âge, on pourrait croire qu’elles appartiennent à un enfant tant elles sont petites. Elle me regarde sérieusement, avec beaucoup de tendresse, et me dit :

— Ma petite chérie. Je ne suis pas éternelle. Je rêve tellement de te voir dans une belle robe blanche et de devenir arrière-grand-mère. Il n’y a vraiment personne qui occupe tes pensées ?

Je lui explique que mon statut de femme célibataire ne me pèse pas. Je ne suis donc pas en recherche active d’un compagnon de vie. Mais je la rassure en lui disant que la porte de mon cœur est cependant ouverte.

Dans mon for intérieur, je suis heureuse de ma vie telle qu’elle est. Mais je ne

dirais quand même pas non à une jolie rencontre qui la bousculerait un peu. À un moment, si l'amour ne vient pas à moi, il faudra que je sorte de ma zone de confort pour que ce soit moi qui aille à lui… J'ai vingt-neuf ans, un travail qui me plaît et un quotidien en soi qui me sied à ravir.

Si je devais dessiner ma vie, cela pourrait être des charentaises, un canapé confortable et un soleil. Depuis quelque temps, je me questionne.

Pourquoi ne pas y ajouter quelques turbulences et de la guimauve ?